

Pour le temps
qu'il me reste

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Pour le temps qu'il me reste / Sandra Lemire Wolf

Nom : Lemire Wolf, Sandra, 1969- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190033975 | ISBN 9782897833329

Classification : LCC PS8645.O437 P68 2020 | CDD C843/.6–dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : iStock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Sandra Lemire Wolf

Pour le temps
qu'il me reste



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À La Mort.
Ne m'attends pas.*

Prologue

Mourir comme un chat imprudent

Au fond, ce serait tellement plus simple d'en finir comme un chat imprudent qui traverse la rue. Mourir sur le coup, sans avoir le temps de hérissier un poil ou de se demander si l'on a réussi sa vie et si quelqu'un nous pleurera. Balancé à l'arrière d'un camion de la voirie après avoir été décollé de la chaussée par la pelle d'un de ses employés habitués à ce spectacle journalier. Pas de funérailles, de réunion de famille, de malaises, d'hypocrisie. On ne sait pas où vont ces chats et c'est très bien comme ça. Son propriétaire, s'il en a un, l'attendra en vain.

Une larme, une pensée, RIP.

Malheureusement, je ne suis pas un chat, moi! Je suis là, assise devant l'écran de ma tablette, à regarder le résultat de la recherche de Google pour : Prévoir ses obsèques. «Ne laissez pas ce fardeau à vos proches», a pour slogan La maison du dernier repos. Cela tombe sous le sens, je suis bien d'accord. Déjà que, pour les proches, dans mon cas, c'est bien relatif. Je fouille un peu sur les sites, on y offre des forfaits selon le budget. Même mort, on a des comptes à rendre. Il faut faire bonne figure pour éviter les médisances, car la société bien-pensante nous poursuit jusque dans

notre tombe. La dernière impression est d'autant plus importante que la première puisqu'on ne peut rien y faire. Heureusement, on retombe vite dans l'oubli. Inutile de trop en faire. Que le buffet soit bon ou mauvais, il sera digéré quand même, non ? Je sais, je suis sarcastique. N'en ai-je pas un peu le droit ? Je vais mourir, après tout !

Je sais bien que tout le monde meurt. Il ne faut pas en faire tout un plat. J'ai toujours préféré éviter ce sujet, comme, j'imagine, la plupart des gens. Comme on dit : on traversera le pont une fois rendu à la rivière. Eh bien moi, paraît-il que j'ai déjà les deux pieds dans l'eau et qu'en plus, mes bottes fuient ! Si l'adolescente que j'étais me voyait, elle secouerait la tête avec une moue de dégoût. À cette époque, je levais à peine les yeux des écrits nihilistes de Camus, Céline et Kafka, je rejetais le monde et ses faux-semblants. Qu'ai-je fait de toute cette fougue, de toute cette haine qui bouillaient alors en moi ? Je suppose qu'à un moment, j'ai capitulé. C'est beaucoup d'efforts de détester le monde entier. Si je me fous de mes semblables, alors pourquoi m'inquiéter de mes obsèques ? Parce que c'est ma dernière chance d'imposer ma volonté.

Je sais : dans la vie, on a toujours le choix. Alors, j'ai peut-être bien eu la possibilité de faire des choix, mais je n'ai pas fait les bons ! En fait, je crois que je n'ai simplement rien fait. Voilà ! C'est ça. Je n'ai rien fait, rien accompli. Je suis un grain de sable, anonyme, qui se laisse porter par le vent. On n'a jamais pu compter sur moi. En fait, je n'ai laissé la chance à personne de s'incruster assez longtemps pour s'appuyer sur moi ! Dit comme cela, c'est assez convaincant. Je me crois presque. Au point où j'en suis, si

je ne peux pas me parler franchement, je vais buter contre la porte du purgatoire ! Comme si je croyais à cette fable... Pour dire vrai, je me demande si quelqu'un a même déjà songé à compter sur moi. Je n'aime pas m'imposer, déranger. Il est donc normal que je veuille m'occuper personnellement de ma sortie ! Qu'est-ce que j'ai à me justifier comme ça ? C'est tout à fait logique que quelqu'un comme moi, qui ne veut rien devoir à personne, s'occupe de payer sa mise en terre. J'ai une fierté !

Après avoir comparé les forfaits, il me faudrait allonger, au bas mot, un minimum de vingt mille dollars pour ne pas avoir des funérailles trop miteuses. Déjà qu'il m'en coûte de mourir, il faut en plus que je vide mes comptes d'épargne. « *Isn't it ironic* », comme disait Alanis.

Où donc pourrais-je couper dans les frais, sans que cela paraisse trop ? Les matériaux ? Après tout, une fois morte, je ne me ferai pas de bile avec ce que l'on pourrait bien penser de la qualité du bois de mon cercueil ! Je vais pourrir avant lui, quand bien même il serait fait de contreplaqué. Quant au capitonnage, je ne crois pas que cela fera une grande différence pour mon confort une fois que les os ne me feront plus mal. Je pourrais peut-être économiser sur l'écrin et en mettre un peu plus sur la robe ? Pourquoi ne pas me gâter et me faire exposer dans une robe de chez Chanel ? Je m'imagine dans un cercueil blanc, avec l'intérieur capitonné de velours turquoise. Je porterais une robe de tulle, d'un rose tendre, incrustée de minuscules fleurs blanches. Et le maquillage ? Est-ce que l'on peut choisir son

embaumeur ? Il doit bien y en avoir des plus talentueux que d'autres ? Est-ce qu'il existe des prix en thanatopraxie ? Le Boy George de la thanato ?

C'est important de laisser une dernière image de soi convenable. Ce n'est pas comme se faire un autoportrait, avec un paquet de filtres. C'est réel. Un peu trop même ! Planifier ses funérailles, c'est une bonne idée, lorsqu'on est en bonne santé. Il y a des gens qui planifient tout. Pas moi. En fait, si je n'avais pas une épée de Damoclès au-dessus de la tête, jamais je n'aurais pensé faire ça ! C'est vrai, je suis fatiguée et je fais forcément du mélodrame. Car, dans le cours normal des choses, je serais morte après mes parents et comme je n'ai pas d'enfant, je m'en balancerais bien, moi, d'être mise dans une fausse commune ou incinérée avec les poubelles !

Ma situation n'est certes pas enviable, mais ça pourrait être pire. Je pourrais en effet laisser un enfant. Je serais, en ce moment même, en train de lui écrire une lettre à ouvrir à sa majorité ou à son mariage, comme dans je ne me souviens plus quel film.

Je n'avais de toute façon pas envie de me marier et de fonder une famille. Je n'ai pas rencontré quelqu'un avec qui j'aurais eu envie de partager ma vie, au point de nous dessiner une maison et d'y confectionner des rejetons. Car je fais ça, moi, dessiner des maisons. En fait, je n'en ai plus dessiné depuis l'école, mais je sais comment faire ! Quoi qu'en pensent certains. Déjà, toute petite, je dessinais des maisons et pourtant aujourd'hui je n'en ai toujours pas. Les bébés, ça, je n'en ai pas dessiné, je ne crois même pas avoir joué à la maman.

Avoir des enfants, c'est poursuivre une lignée, laisser une trace, un nom, un héritage.

Je n'aime pas les enfants. En fait, je n'en connais pas. Avoir la fibre maternelle, c'est un don que je n'ai pas. C'est tout.

Je n'ai jamais rêvé d'un mariage en blanc ni d'une grande maison de banlieue avec un Ken plein de dents, plus âgé de deux ans et deux pouces plus grand. Je me suis toujours dit que ce n'était qu'une mise en scène. Une pièce que l'on joue pour les autres. Et une fois le rideau tombé, il ne reste que deux acteurs qui se détestent, ou pire, qui s'ignorent.

Je suis seule, je suis une femme indépendante, je décide de ma vie. Et si je veux, je n'ai qu'à claquer des doigts pour changer tout ça ! C'est, du moins, ce que j'aime à penser.

Tout cela sonnerait peut-être moins faux si j'avais eu une brillante carrière. Je pourrais dire : « Mon amour à moi, c'est ma carrière ! » Mais non. Je n'ai rien accompli.

Je ne laisse rien. Aucune trace.

Maintenant que je visite les hôpitaux, je me dis que j'aurais aimé en dessiner un qui n'est pas déprimant, qui ne sent pas la mort et le désinfectant. Remplacer tous ces néons blafards par des puits de lumière naturelle. Un hôpital fleuri avec des oiseaux aux fenêtres et des couloirs bordés d'arbres.

J'admets qu'il est un peu tard pour soumettre le projet. Mais j'y aurai pensé. Ça compte, non ?

Est-ce que je peux avoir quelqu'un qui le mentionne, ça, lors de la cérémonie? Et d'ailleurs, où est-ce que ce sera? J'imagine mal mon magnifique cercueil dans une salle avec des tapis bruns, un faux foyer et des rangées de chaises pliantes! Beurk!

Ce serait beaucoup mieux dans une chapelle gothique avec des murs de pierres et un beau vitrail derrière l'autel. Un chant en latin interprété par des enfants de chœur... Est-ce nécessaire d'être croyant? Les enfants de chœur viennent forcément avec le curé? J'imagine que je devrais me confesser avant de mourir. Ça pourrait être long... Mes parents ne fréquentaient pas l'église. Ils s'étaient mariés devant un juge, à la sauvette, entre deux services. Vous ne pouvez pas me tenir rigueur de ne pas être pratiquante, monsieur le curé! Je ne pouvais pas me lever un beau matin et courir à la messe si cela ne fait pas partie de ma culture!

C'est trop compliqué. Cette mort m'épuise.

Je me contenterai d'être incinérée, tiens! Et que mes cendres soient dispersées au vent, du sommet d'une montagne. Je filerai à travers champs, me poserai sur des fleurs, piquerai un œil au passage, voyagerai sur un chien et irai m'étendre sur la plage.

Je me demande qui viendra à la cérémonie. Autrefois, on annonçait les décès dans le journal et la nouvelle se propageait ainsi. Mais aujourd'hui, qui lit le journal? De toute façon, les funérailles, c'est plutôt une corvée. Qui aime ça? Pour être honnête, je me souviens avoir assisté à des funérailles lorsque j'étais toute petite. La salle était bondée, la cérémonie était pour la mère d'un ami de mon père, je

crois. Quoi qu'il en soit, il y avait beaucoup de monde et personne ne pleurait. Ils étaient tous heureux de se réunir, de se raconter. Il y avait plusieurs enfants et nous courions partout. Ça ne risque pas d'arriver dans mon cas. Lorsque les gens meurent jeunes, il n'est pas de bon ton de jouer à la tague entre les bouquets. C'est souvent triste. Triste pour ceux qui restent. Les morts, eux, s'en moquent bien.

La mort est une étape intime ; on meurt seul. Même si l'on vous tient la main jusqu'à votre dernier souffle. Lorsque l'on ferme les yeux, il n'y a que nous.

Mourir ne peut être que sombrer dans un sommeil douillet et reposant, se libérer des entraves, de cette gravité qui nous colle au sol. Plus de passé, de présent ou de futur. Que des images abstraites qui ne répondent à aucune loi, à aucune logique.

Je doute fort d'y voir un barbu en sandales me tendre la main, pour aller je ne sais où. Et, si c'est pour me retourner sur Terre, faites que ce soit en chat.

1

Le diagnostic

J'avais un point de côté. Il faut dire que je mange mal, que je bois trop, que je ne fais pas d'exercice, que je stresse et, bien sûr, que je dors mal. Comme tout le monde, quoi! Non? Exactement. Alors, pas besoin de s'inquiéter. Il suffit de se reposer un peu et tout rentrera dans l'ordre. Un film, un *pop-corn*, me coucher tôt et bye-bye le point. Ça a marché. Ma technique est bonne, je suis capable de me soigner moi-même. Et si j'ai un doute, il y a Google. Ma dernière visite à un spécialiste de la santé remontait à trois ans lorsqu'il y a eu une clinique de vaccination pour la grippe au bureau. Tous les employés y allaient, alors je me suis dit: pourquoi rester là à bosser quand tout le monde saute sur l'occasion pour faire autre chose? Eh bien, j'y suis allée. Vous devinez la suite? Eh oui! La semaine suivante, j'avais la foutue grippe! Nez qui coule, mal de gorge, mal de tête: la totale! Et ce fut la dernière fois que je me fis vacciner pour l'influenza. On ne m'influencera plus! Je ne l'avais jamais, avant, alors pourquoi diable est-ce que j'ai été changer quelque chose? J'étais furax. Puis, cet automne, encore! Nez coulant, expectorant et tout le bataclan. On sait tous qu'il n'y a pas lieu d'engorger les urgences avec un petit virus aussi bénin à moins d'être une

personne à risque. C'est ridicule ! Selon Google, des tisanes, de la vitamine C, du repos et ça passera. Au bout de trois semaines, je commençais à me dire qu'elle était vachement costaude, cette grippe ! J'ai fait des recherches et j'ai appris que le mot « influenza » venait de l'italien *influenza di freddo*, « influence du froid », car on ne distinguait pas alors le rhume de la grippe. Dommage, j'aurais bien aimé mettre le blâme sur l'air conditionné.

Peu de temps après, j'ai commencé à avoir de sérieuses migraines, mais je me suis dit que c'était sûrement la faute au gros Michel qui, encore une fois, m'avait doublée sur un projet. J'avais l'intention de me venger, en travaillant encore plus dur pour, une fois pour toutes, démontrer au patron que c'était moi la meilleure pour la promotion de designer principale. Alors, pas le temps d'aller voir le médecin pour des petits bobos anodins comme des migraines et de légères palpitations.

Un matin, lors du *briefing* d'équipe, c'est le patron qui m'a suggéré de prendre la journée, car je n'avais vraiment pas bonne mine. J'ai regardé les autres ; il y avait Linda, avec qui j'étais en assez bons termes, qui m'a tapoté le dos en disant que le patron avait raison. Le gros Michel, lui, hochait de la tête l'air de penser : on n'a pas besoin de toi de toute façon.

Je suis allée au lavabo et j'ai dû admettre que j'avais une sale tête. Mais il faut dire que l'éclairage dans ces toilettes est très moche. Je me suis toujours dit que si les toilettes du niveau d'en dessous, où sont situés les bureaux d'un chirurgien plastique, ont le même éclairage glauque, les affaires ne doivent pas être prospères. Je me suis aspergée d'eau

pour me redonner des couleurs et je me suis mouchée. Mon nez a saigné. Je me suis dit que je devais m'être mouchée trop fort. L'air est trop sec dans les immeubles de bureaux, tout le monde sait ça.

C'est bizarrement un autre type de spécialiste de la santé qui a déclenché les hostilités. Je me souviendrai toujours – dans mon cas, le « toujours » est relatif – de la date. C'était le 20 septembre. Si je néglige de consulter un médecin de façon régulière, ce n'est pas le cas de mon dentiste. Mon sourire, j'y tiens et je vais sur la chaise de l'hygiéniste dentaire deux fois l'an. Chaque fois, on me demande par formalité s'il y a des changements au niveau de ma santé. Et chaque fois je réponds que non. « Toujours la même chose. Peut-être un peu de fatigue due au surmenage. » Durant le nettoyage, la jeune hygiéniste m'a demandé si mes gencives saignaient régulièrement lorsque je me brossais les dents. J'ai répondu : « Oui, je l'ai remarqué et je suis bien contente d'être venue pour mon nettoyage. » Lorsque ce fut au tour du dentiste de venir voir ma dentition, il m'a, lui aussi, demandé si mes gencives saignaient beaucoup. Et puis, il a voulu savoir si je fumais.

— Mais non, voyons !

J'étais insultée qu'il me pose cette question. On dirait que le tabac est la cause de tous les maux. *Non, mais sérieusement ! Mon banquier, lorsqu'il verra le solde de mon compte, va-t-il s'informer si je fume, lui aussi ? Eh bien non, monsieur ! Je ne fume pas ! Il faudra trouver autre chose !* que je me suis dit, regrettant d'avoir ses instruments dans la bouche pour m'empêcher de lui servir cette tirade bien sentie.

— C'est qu'il y a des zones de couleur grise sur votre langue et votre palais. De plus, vos gencives saignent beaucoup. Je ne veux pas vous alarmer, mais vous devriez consulter votre médecin. Une prise de sang pourrait révéler une infection.

J'ai quitté le bureau du dentiste en me disant que cela ne devait être rien de bien grave. Intriguée, je me suis mise à réfléchir à ce que j'avais mangé qui pourrait expliquer la couleur grise sur ma langue et mon palais. Une fois à la maison, armée d'un petit miroir de poche, j'ai examiné ma bouche et tiré la langue. Il avait raison. L'intérieur de ma bouche avait la même teinte malade que mon visage, le vrai, celui caché sous l'épais et coûteux maquillage. Le dentiste avait semé un doute en moi et là, j'étais inquiète.

Le lendemain, j'ai consulté mon agenda pour voir quand je pourrais m'absenter du bureau sans que cela me soit trop dommageable, ensuite j'ai appelé la clinique médicale pour prendre un rendez-vous, qui fut fixé au mardi suivant.

Ce week-end-là, j'ai essayé de ne pas trop penser au rendez-vous à venir et, pour cesser de me regarder la langue, j'ai sucé des bonbons rouges afin de me teindre la bouche en rose. J'ai regardé une série télé en rafale et suis restée en pyjama à somnoler sur le sofa.

Le mardi, j'ai quitté le bureau à l'heure du lunch et me suis dirigée vers la clinique pour y être à treize heures trente comme prévu. J'avais hâte de me faire rassurer sur mon état, d'empocher une prescription pour un antibiotique quelconque et de rentrer chez moi.

J'ai eu le temps de feuilleter deux magazines féminins qui dataient de l'année précédente avant que l'on m'appelle. Je me suis dit : *Plus vite entrée, plus vite je serai sortie*. La pièce d'examen était minuscule, mais tout de même fonctionnelle. Il y avait un bureau avec un ordinateur, deux chaises et une table d'examen. Une infirmière me demanda de me déshabiller et de passer une chemise verte – le modèle standard qui ne couvre pas les fesses à moins de retenir l'ouverture d'une main. Une fois cette horreur enfilée, l'infirmière m'a fait monter sur la pesée, qui oscilla entre cinquante-trois et cinquante-quatre kilos pour enfin se stabiliser entre les deux. Puis, elle prit ma pression, avant de m'indiquer de retourner dans la salle d'examen et de m'asseoir sur la table pour attendre le médecin.

Je fis la connaissance du D^r Duclos six minutes plus tard. Il est entré comme un homme pressé ; il m'a dit bonjour sans sourire ni même me regarder. Il s'est assis, a avancé sa chaise pour regarder un dossier, selon toute évidence le mien, avec mon poids et ma pression.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène ? m'a-t-il demandé, tout en se levant pour se placer derrière moi, armé de son stéthoscope froid, qu'il m'a appuyé sur le dos.

Je lui ai expliqué ma visite chez le dentiste et mes taches grises.

— Regardons ça, alors, dit-il, avant de me faire tirer la langue et d'y apposer un bâtonnet de bois.

Ensuite, il m'a regardé les yeux avec une toute petite torche et il a pétri la peau sur le dessus de mes mains. J'ai même eu droit au coup du petit maillet sous le genou.

Tandis qu'il effectuait ses manipulations, je lui ai dit que j'avais eu une vilaine grippe et que je ressentais une baisse d'énergie. Je tentais de discerner une lueur d'inquiétude ou une manifestation quelconque dans son expression. Un haussement de sourcil, un «hum», quelque chose qui me mettrait sur une piste. Mais non, rien. Le parfait professionnel : froid et dénué de toute empathie.

— Peut-être pourriez-vous me prescrire un fortifiant, assez fort en alcool... ou bien des vacances au soleil? que j'ai ajouté en badinant avec un grand sourire comme pour l'inviter à se joindre à la plaisanterie.

Il n'a pas ri. Et là, il m'a posé la question que j'attendais :

— Est-ce que vous fumez?

— Non.

— Est-ce que vous avez des étourdissements? Des coups de chaleur?

— C'est drôle que vous le mentionniez, j'ai effectivement eu quelques bouffées de chaleur. Je me suis dit que ça devait être la préménopause. Vous savez, ma mère a été ménopausée...

— Non, je doute que ce soit la préménopause, coupa-t-il.

Il se tourna pour prendre une grande feuille sur laquelle il cocha de nombreuses cases.

— Écoutez, vous faites manifestement de l'anémie. Vous allez vous présenter au laboratoire pour des prises de sang.

— Dois-je être à jeun ? Car le matin, c'est difficile de ne pas être présente au bureau. À moins qu'ils ouvrent très tôt ?

— Allez-y tout de suite.

À son ton sans appel, je n'ai pu qu'acquiescer. Il quitta la pièce et je me suis rhabillée en vitesse avant de me diriger vers le laboratoire situé au sous-sol du bâtiment.

Il fallait prendre un numéro et donner la feuille, avec les cases cochées, à une infirmière qui occupait aussi le poste de réceptionniste. Je n'ai pas eu à attendre bien longtemps avant d'être appelée. On m'indiqua de m'asseoir dans un minuscule cubicule et de remonter ma manche. L'infirmière devait avoir environ quarante-cinq ans, et m'apparut fort compétente. Elle tapota mes veines, qui semblaient inexistantes.

— Avez-vous bu assez d'eau aujourd'hui ?

— Je ne sais pas vraiment, je n'ai pas fait attention.

J'avais chaud et l'impression que le cœur me battait aux tempes. Après avoir changé de bras, elle trouva enfin une petite veine. Puis, elle prit ce qui me sembla être une grande quantité de sang, répartie dans plusieurs tubes. Une fois sa tâche terminée, elle plaça une petite ouate sur la piqûre où une goutte de sang perlait et apposa un ruban adhésif pour retenir le coton.

J'avais l'impression que j'allais perdre connaissance et me félicitai d'être assise. Elle s'en aperçut et me dit :

— Restez assise quelques instants, je vais aller vous chercher un verre d'eau.

Avant de quitter l'établissement, je me suis rendue aux toilettes pour me passer de l'eau sur le visage. Je suis restée un instant à regarder mon reflet dans la glace. J'étais si blême... J'ai alors pensé que, tout compte fait, j'aimerais bien que la cigarette soit responsable de mon état. Je pourrais alors tout simplement arrêter de fumer.

Le lendemain, au bureau, je n'arrivais pas à me concentrer ; je regardais mon écran d'ordinateur sans le voir. Le soleil avait réussi à percer la grisaille londonienne comme pour m'inviter à sortir prendre l'air. Hyde Park est tout près d'où je travaille et je décidai de m'y rendre. Je ne suis pas adepte de course à pied ni d'aucun autre sport, en fait. Je ne marche pas beaucoup plus, c'est pourquoi ce ne fut pas bien long avant que mes pieds, chaussés de talons hauts, ne réclament une reddition immédiate. Il y a une magnifique fontaine, qui représente un couple et des enfants qui jouent dans l'eau. Plusieurs bancs sont disposés tout autour. Je décidai de m'asseoir sur l'un d'eux. Comme je regardais les pigeons qui allaient et venaient sur le rebord de pierre, je n'ai pas remarqué l'arrivée de Linda, qui vint s'asseoir près de moi.

— Alors ça, c'est une surprise ! C'est bien la première fois que je te vois ici, dit-elle avec bonne humeur. Moi, je viens souvent manger ici quand il fait beau.

— C'est une excellente idée. Dommage, je n'ai pas pensé à m'apporter quelque chose.

— J'ai amplement assez à manger pour deux, crois-moi. Attends voir, j'ai du fromage, du pain, une trempette aux épinards et artichauts. C'est divin! Il faut que tu goûtes à ça!

La bonne humeur de Linda était contagieuse et, pour la première fois depuis plusieurs jours, je commençais à me détendre.

— Tu es certaine de vouloir partager? Je ne voudrais pas...

— Mais non voyons, tu as vu mon tour de taille? J'ai des réserves! Je ne mourrai pas de faim, crois-moi. Quant à toi... Tu as maigri, ma chérie, tu dois te remplumer un peu. Allez, mange! C'est la diète signée Linda! dit-elle en me présentant une biscotte tartinée d'un crémeux mélange d'épinards, d'artichauts et d'ail.

Bien que nous travaillions à moins de cinq mètres l'une de l'autre depuis près de trois ans, je ne connaissais pas vraiment Linda. À vrai dire, je n'avais jamais recherché sa compagnie, estimant que nous appartenions à des mondes différents. Haute comme trois pommes, un peu boulotte et friande de potins mondains, la coordinatrice des chantiers de la boîte affichait un air débonnaire. En ce début d'après-midi, où je me sentais particulièrement sur les dents, la sollicitude de Linda me fit du bien. J'aimais qu'elle m'appelle «ma chérie». C'était réconfortant.

La pause-déjeuner passa vite. J'écoutais Linda raconter comment la rentrée des classes de ses enfants se compare à une course d'endurance et comment elle apprécie que

son mari, Tom, parte plus tôt du boulot pour récupérer les enfants à l'école, bien qu'il arrête la plupart du temps chercher une pizza sur la route du retour.

— Tu n'imagines pas à quel point je peux t'envier parfois d'être célibataire et sans enfant. Et quand je dis enfants, j'inclus mon mari! dit-elle en riant.

Je l'écoutais parler et soudain, c'est moi qui enviais sa vie de famille. Il est bon d'avoir des gens qui nous attendent quelque part. C'était la première fois que je réalisais à quel point j'étais seule.

En marchant pour retourner au bureau, Linda s'inquiéta de ma santé et de cette grippe qui ne lâchait pas prise. Je lui appris que j'attendais les résultats de prises de sang et que je savais d'ores et déjà souffrir d'anémie.

— Anémie! Ma tante en souffrait. Et tu sais quoi? Chaque fois que mes sœurs et moi allions chez elle, elle nous faisait avaler des tartines de mélasse. Parce que c'est riche en fer! C'est de ça que tu as besoin : du fer!

— Je vais attendre que le docteur me rappelle avec mes résultats, car tes tartines me donneront peut-être du fer, mais tout le sucre, lui, ira directement dans mes fesses! Tu l'as dit, je suis célibataire, je dois faire gaffe à ma ligne!

Nous riions franchement lorsque nous sommes montées dans l'ascenseur pour nous rendre au cinquième étage.

— Au lieu de la mélasse, je vais arrêter à la pharmacie pour prendre des suppléments. Ça ne me fera pas de mal en attendant d'avoir les résultats.

— Sérieusement, j’ai souvent fait des prises de sang, mon cholestérol est presque toujours trop élevé. Si tu n’as pas de nouvelles, dis-toi que c’est une bonne nouvelle : c’est que tout va bien ! Je t’assure ! Ne t’inquiète pas pour rien.

Réconfortée par ma discussion avec Linda, j’arrêtai à la pharmacie en rentrant chez moi. J’en ressortis avec des comprimés multivitaminés et des suppléments alimentaires. Je me suis promis à ce moment que si je retombais sur mes pieds, j’adopterais de saines habitudes de vie telles que : prendre des vitamines religieusement, boire beaucoup d’eau, manger des légumes verts et me coucher tôt.

Fière de mes résolutions, j’entamais la semaine suivante avec optimisme. Je me sentais même déjà mieux. Je n’avais pas eu de nouvelles du docteur et je me disais que Linda devait avoir raison : pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

Je me plongeais dans le travail avec bonne humeur tout en respectant mes résolutions de me coucher tôt et de manger santé.

Le service des ventes avait décroché un nouveau contrat pour revitaliser une aire de repos extérieure destinée aux employés d’une ambassade. En tant que chargée de projet, je concourais contre l’autre chargé de projet sur le plancher : Michael Caravel. Que je surnommais pour moi-même « le gros Michel ».

Je sais bien que c’est complètement infantile de ma part, mais cet homme m’horripile, et ce, depuis mon premier jour de travail chez Gilmore Architectural Design. Il prétend parler français, mais son baragouinage approximatif est inintelligible. Et il cherche toujours à démontrer qu’il

est grand et fort. «Attendez, ma petite dame, que je soulève cette boîte pour vous!» Ringard! Il n'est pas si grand et doit peser dans les cent quarante kilos. Les boutons de sa chemise menacent en permanence de crever l'œil de quelqu'un, et je passe sur le fait qu'il porte constamment un mouchoir à son front parce que ses glandes sudoripares sont proportionnelles à sa taille. À mon arrivée, lorsque le patron, Peter Gilmore, m'a présentée au reste de l'équipe, il a précisé que j'avais fait mes études en architecture au Canada. Et ce gros crétin, avec ses cheveux qui n'ont jamais connu un peigne et sa barbe tout aussi négligée, a demandé: pourquoi au Canada? On y apprend à construire des igloos et des tipis? Puis, il a remonté ses lunettes sur son gros nez avant de renifler, ce qui n'arrangeait rien à son air niais.

Depuis ce premier jour, il ne cesse de faire copain-copain avec le patron et il a toujours quelque chose à redire sur mes propositions.

Mais cette fois, mes efforts ont porté leurs fruits et mon projet a été choisi. J'étais heureuse d'avoir remporté cette bagarre, mais épuisée. J'aimais bien superviser les chantiers, m'assurer que les coûts ne dépassaient pas le budget, que les délais étaient respectés et qu'au final, le client était satisfait. Cependant, je souhaitais obtenir le poste de designer principale afin de quitter le département agrandissements et embellissements pour créer de toutes pièces des bâtiments, du dessin au mortier.

